

Les charlatans de la pédagogie contemporaine

par Lucien Morin

*(Professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières,
Département des sciences de l'éducation ; case postale 600)*

Dans un passage où il fait quelques observations très intéressantes sur l'enseignement, Bergson écrit, dans La pensée et le mouvant, que le seul homme qui lui « soit antipathique est l'Homo Loquax dont la pensée, quand il pense, n'est qu'une réflexion sur sa parole ». S'il vivait encore, Monsieur Bergson trouverait certainement insuffisante la violence sémantique du terme antipathique et parfaitement injustifiée sa généreuse et charitable présomption d'une pensée véritable chez l'Homo Loquax.

De fait, parmi les engouements de notre société moderne, il en est un particulièrement à la mode qui consiste à cultiver comme une sorte de divinité bonne à tout faire et à tout savoir, l'homme de la parlote, de la magie verbale et des opinions qui en découlent. Et grâce à la prolifération de ces opinions gratuites, l'omniscience est enfin garantie. Il suffit tout simplement de vouloir, de croire et de dire pour qu'une causalité existentielle et efficiente se produise.

Ainsi, par une sorte d'entêtement herculéen qui remonte au temps des sophistes pré-socratiques, l'homme contemporain a réussi à éloigner les frontières de la raison et du sens commun pour proclamer l'instauration institutionnalisée de l'opinionite ou du para-savoir, c'est-à-dire, le sophisme renouvelé. L'opinionite, c'est la manie de « se dire être ou connaître quelque chose et y croire aveuglément, avec obstination, jusqu'à ce que la métamorphose se produise, sans heurt, sans choc c'est-à-dire, jusqu'à ce que la fiction et l'imaginaire deviennent réalité, jusqu'à ce que l'erreur et la fausseté deviennent vérité » (1).

Si elle existe depuis toujours, l'opinionite, c'est qu'elle est consubstantielle, co-naturelle à l'homme. D'un côté, il y a les hommes qui savent et de l'autre, ceux qui croient. Entre les deux, il y a les opiniomanes, ceux qui sont victimes de leur capricieuse subjectivité, qui ne savent rien, qui ne veulent rien savoir et qui se complaisent dans l'ignorance crasse, l'ignorance double.

(1) Lucien Morin, *Les charlatans de la nouvelle pédagogie*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « S.U.P. Éducateur », 1973, p. 16.

C'est qu'il y a deux sortes d'ignorance, l'ignorance simple et l'ignorance double. La première consiste à ne pas connaître une chose. Tout homme souffre, d'une manière ou d'une autre, de cette dépendance. Mais le mal devient beaucoup plus sérieux lorsqu'un individu n'est pas conscient de cette simple ignorance. Car en dehors d'une certaine paix apparente, que l'on associe parfois au « bonheur » de la brute, du bon sauvage et du débile, ce double esclavage empêche toute possibilité d'apprentissage. Pire encore, il implique l'interférence de sa propre antithèse, l'omniscience. Ainsi, comme des Ménons modernes, les opiniomanes ne cherchent pas à connaître puisqu'ils savent déjà. Il leur suffit de tout feindre à travers la glace de l'opinion qui ne sait refléter que ce qu'on veut bien y voir.

L'éducation moderne est particulièrement affligée de la présence de ces parasites opiniomanes, naïfs proclamateurs de convictions sincères, personnelles, originales et authentiques, mais sans fondement et sans racine.

Les années passent et se ressemblent. Voilà une belle et profonde réflexion poétique qui se métamorphose en bien triste vérité lorsqu'elle est vue dans une perspective pédagogique. En effet, trois siècles avant Jésus-Christ, on méprisait à ce point le pédagogue qu'on disait d'une personne absente depuis un certain temps qu'elle était soit morte, soit pédagogue quelque part. Plus exacte et plus juste pour notre époque, l'expression de G. B. Shaw résume pourtant bien le passé et le présent : « Si tu peux, fais ; si tu ne peux pas, enseigne ».

Et qu'on ne vienne pas prétendre que seuls des positivistes enragés ou des fanatiques fascistes d'extrême droite peuvent se permettre de critiquer ainsi la pédagogie contemporaine. Tout simplement, il suffit d'ouvrir les yeux et de décrire ce qui est, non ce qu'on aimerait voir.

Dans l'ensemble, les éducateurs d'aujourd'hui ne sont guère plus intelligents que l'éducateur traditionnel qu'il est tant à la mode de condamner sans trop savoir pourquoi. S'il diffère de l'ancien, ce n'est que grâce à l'opinionite qui lui a permis de grandir en ruse mais non en sagesse. Par la ruse des opinions subjectives et personnelles (mais toujours sincères), il sait tout, comme un sage, parce qu'il se prononce sur tout, de la bonté naturelle de l'enfant à la formalisation en passant par la spontanéité créatrice, la dynamique de groupe, l'influence piagétienne, freudienne, rogérianne, etc., et les opérateurs syntaxiques. Mirabeau aussi avait raison : « Tout homme a le droit d'enseigner ce qu'il sait, et même ce qu'il ne sait pas » (Travail sur l'éducation publique).

Un professeur féminin dans une université québécoise n'a pas donné un seul cours, ni préparé un seul séminaire, ni présenté un seul commentaire d'ordre théorique et spéculatif depuis trois ans qu'elle est au niveau universitaire. Elle se contente de diriger, sur le plan administratif des dossiers, surtout les stages d'étudiants-maîtres. Et il y a cet autre professeur dans un département de philosophie qui ne « croit » plus à la science et à ces « choses de l'esprit » ; il fait du recrutement politique durant ses cours et de la compilation de dossiers pour un parti politique. Au niveau collégial, il y a cet éducateur, hautement compétent en économique, qui avait beaucoup de mal avec ses élèves et surtout ses collègues. Extrêmement exigeant et professoral, il connaissait un

pourcentage d'échecs assez élevé. Menacé d'expulsion par une administration furieuse, il décida, malgré lui, de se « ranger » et de « respecter les normes ». Aujourd'hui, il ne prépare aucun cours, parle de tout en classe sauf d'économie et ne tolère plus l'échec. Le nombre de ses élèves a triplé, il est lui-même devenu très populaire et l'administration est heureuse des profits enregistrés, grâce à l'augmentation des inscriptions. Enfin, il y a tous les autres qui ne savent pas ce que sont les sciences de l'éducation, la pédagogie, les sciences fondamentales (psychologie, philosophie, biologie, sociologie), l'homme, etc.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'ils font semblant de tout savoir en avançant une opinion à droite, une autre à gauche, comme si la science infuse leur était naturelle. A tel point que, contrairement à toute saine théorie d'apprentissage, l'inachèvement intrinsèquement catabolique des opinions ne conduit plus au découragement mais à la désinvolture. Et comme des bateaux ivres, ce sont leurs volontés vagabondes (plutôt que leurs intelligences) qui endorment les jeunes esprits et les entraînent à endosser une considération des choses selon les directives d'une quelconque opinion plutôt que selon les impératifs du réel. Le modèle explicatif perd alors toute approximation avec l'ontologie et devient, pour utiliser l'expression de Brochard, « une croyance qui s'obstine plutôt qu'une croyance qui se justifie » (De l'erreur).

Les causes de l'opinionite pédagogique sont diverses et complexes. Il y a d'abord le processus accentué de l'existentialisation de la pédagogie. Pour le besoin de l'explication, on peut rattacher les grands courants de la pédagogie à deux catégories principales : la pédagogie de l'essence et la pédagogie de l'existence. Par pédagogie de l'essence, il faut entendre une pédagogie fondée sur la nature de l'homme (animal raisonnable), sur l'intelligence, sur des critères, des définitions, sur le devoir être et l'obligation, sur une certaine cause finale, sur le « je suis mesuré par la réalité ». Sur le plan strict de l'apprentissage intellectuel, on dira qu'il s'agit d'une pédagogie de convergence. Les abus et les excès de cette forme de pédagogie ont donné naissance à des maux connus comme le verbalisme et l'intellectualisme. Par pédagogie de l'existence, il faut entendre une pédagogie fondée sur la volonté, le subjectif, le sentiment, l'intuition ; sur la non-définition de la nature humaine (« il n'y a aucune nature humaine sur laquelle je puisse faire fond », écrit Sartre (L'existentialisme est un humanisme), sur le « je suis la mesure de toute chose »). Au niveau intellectuel, on dira que c'est une pédagogie qui favorise la divergence. L'exagération de cette forme de pédagogie qui remonte aux sophistes en passant par Rousseau, Montaigne, le Quattrocento et Plutarque, a donné l'opinionite pédagogique d'aujourd'hui.

Comme autre cause, il faut noter à la fois la vitesse d'accélération des changements ainsi que le développement prodigieux de presque toutes les branches du savoir. De sorte que, en plus d'un effort presque surhumain pour posséder sa propre discipline, un éducateur sérieux se voit dans l'obligation d'examiner les disciplines connexes, d'aboutir en somme à l'interdisciplinarité. Et aussi paradoxal que cela puisse paraître, ils sont très peu qui, de fait, peuvent se permettre cette approche. Par conséquent, le plus souvent, on se contente d'opinions, de jugements axiologiques dans l'espoir qu'ils remplaceront les mesures épistémologiques. Autrement dit, on parvient à juger de tout à la lumière de ses propres principes de mesure sans souci d'homogénéité avec l'objet mesuré, avec

l'objet à connaître. Par exemple : un physicien qui juge de l'existence de Dieu, de la musique et de la politique avec ses seuls critères de physicien. Le résultat est faux. Car on ne voit pas avec les oreilles, on n'entend pas avec les yeux, sauf peut-être dans les rêves, la poésie et le mysticisme, domaines beaux et nobles qui ne s'identifient pas à la pédagogie pour autant.

Enfin, notons comme autre facteur d'explication, une certaine dévalorisation morale de l'éducateur. Pas au sens d'une manifestation accrue de l'immoralité, mais au sens d'une instauration précipitée du « relativisme absolu » c'est-à-dire, de l'a-moralisme. Car en voulant chasser, avec raison d'ailleurs, l'autoritarisme absurde du monde de l'éducation, on a en même temps banni toute autorité quelle qu'elle soit. Il ne reste que de l'égalitarisme un peu partout. Le bien et le mal disparaissent (comme le vrai et le faux) et finissent par s'identifier aux quatre volontés du sujet agissant. On appelle cela respecter la liberté de chacun.

Comme solutions possibles, on pourrait au moins en envisager trois : l'interdisciplinarité ; une saine philosophie de l'homme ; et la créativité.

L'interdisciplinarité est inévitable. Mais attention ! Il est généralement admis qu'une discipline a un degré de validité scientifique plus ou moins respecté, dépendant de son niveau de formalisation et d'axiomatisation. Soit. Cependant, pour être valide et valable, une connaissance n'est pas nécessairement formalisée à la manière de la logique mathématique. Il existe différents modes de connaître qui sont tous

valables à des paliers différents. Une saine théorie interdisciplinaire doit savoir en tenir compte.

C'est un fait bien connu, notre société bureaucratique, automatique et technologique est en sérieuse difficulté. Ce qui lui manque, c'est une philosophie de l'homme qui dépasse l'hédonisme matérialiste, qui amène avec elle une axiologie détachée des idéologies politiques axées sur les valeurs économiques, qui implique un code d'éthique ascendant et une métaphysique non positiviste, qui se rapproche davantage de la foi que du scientisme. On a tout dit sur la philosophie et sur les philosophes. Et le jour où on cessera d'en parler, c'est sûrement parce que l'homme ne sera plus.

Rien n'est plus galvaudé de nos jours que le concept de créativité. Pourtant, la créativité (dans les beaux-arts surtout) sauvera très probablement l'homme-machine, l'homme-robot de demain. L'humanité est encore loin de pouvoir réaliser sa fin apollonienne, la voie contemplative. Il lui faut encore éliminer de nombreux obstacles qui lui interdisent l'accès à la sagesse. Comme catharsis propédeutique, la créativité a un rôle important à jouer. Et surtout par le caractère gratuit, désintéressé de sa mission. La gratuité dans la réflexion est sans doute la plus noble qualité de l'homme ; celle qui non seulement le distingue de l'animal mais qui permet à l'homme de se dépasser, d'être toujours un peu plus homme.

Exigeons donc de nos éducateurs qu'ils sachent d'abord réfléchir. Ils trouveront bien par la suite la voie de l'action.